



Mars 2020



Direction de la communication  
et du numérique  
75191 Paris cedex 04

directrice  
**Agnès Benayer**  
00 33 (0)1 44 78 48 56  
agnes.benayer@centrepompidou.fr

attaché de presse  
**Timothée Nicot**  
00 33 (0)1 44 78 45 79  
timothee.nicot@centrepompidou.fr  
centrepompidou.fr

Centre Pompidou Málaga  
Pasaje Doctor Carrillo Casaux, s/n,  
29016 Málaga, Espagne  
centrepompidou-malaga.eu

#CentrePompidouMalaga  
@CentrePompidouMalaga

Salvador Dalí (1904 - 1989)  
*Objet scatologique à fonctionnement symbolique*  
(*Le Soulier de Gala*), 1931 / 1973  
Chaussure en cuir, bois, fil, papier et objet divers  
49 x 28 x 9 cm  
Achat avec participation du Fonds du patrimoine,  
2014  
© Salvador Dalí, Fundació Gala-Salvador Dalí /  
Adagp, Paris 2020 / Photo : © G. Meguerditchian  
- Centre Pompidou, MNAM-CCI / Dist. RMN-GP

## COMMUNIQUÉ DE PRESSE

# DE MIRÓ A BARCELÓ, UN SIÈCLE D'ART ESPAGNOL

### 12 MARS 2020 – 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 2021

## NOUVEAU PARCOURS DANS LA COLLECTION

**Le Centre Pompidou Málaga – fort d'un partenariat renouvelé pour cinq ans avec le Centre Pompidou – dévoile le 12 mars prochain son tout nouveau parcours permanent d'exposition. Intitulée « De Miró à Barceló. Un siècle d'art espagnol » et proposée jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 2021, cette présentation inédite de la collection se déploie dans l'ensemble des espaces du Centre et offre une plongée dans près d'un siècle d'histoire de l'art espagnol.**

Cubisme, surréalisme, figuration et abstraction, peinture, sculpture, cinéma et vidéo... Il n'y a aucune période, aucun domaine de l'histoire de l'art des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles qui n'ait été dominé par les artistes espagnols. Pablo Picasso, Joan Miró, Salvador Dalí ou Luis Buñuel ont été les promoteurs de nouvelles façons de voir et de créer dont la force rayonne encore.

Cette traversée chronologique d'un siècle d'art espagnol montre à quel point la génération des artistes actuels a maintenu vivant, avec une extraordinaire énergie, l'esprit des avant-gardes. Leurs prédécesseurs ont connu les secousses de l'histoire, l'exil parisien, la guerre, l'ostracisme qui ont nourri un répertoire d'images bouleversantes, radicales, voire sacrilèges.

Rendus à la liberté, leurs héritiers, parmi lesquels Miquel Barceló, Cristina Iglesias et Maria La Ribot, ne cessent aujourd'hui de surprendre en inventant de nouvelles formes de peinture, de sculpture et d'espace. Ils ré-enchantent les matériaux, les rituels et les mythes de l'art espagnol.

## UN SIÈCLE D'ART ESPAGNOL (1920-2020)

Par Brigitte Léal

Directrice adjointe du Musée national d'art moderne, Centre de création industrielle - Centre Pompidou  
Commissaire de l'exposition.

Constitué depuis le 19<sup>e</sup> siècle, le fonds espagnol du Centre Pompidou est aujourd'hui un des plus importants et des plus riches de l'ensemble des collections nationales<sup>1</sup>. Comment faire un choix pour une présentation significative d'un siècle d'art espagnol (1920-2020) ? Une sélection drastique s'imposait : la durée de l'exposition exigeait d'écarter les œuvres sur papier pour privilégier peintures et sculptures, selon un déroulé chronologique, du cubisme à l'actualité contemporaine, qui en facilite la compréhension. Par ailleurs, la singularité hybride du Centre Pompidou malaguène justifiait un panorama resserré sous l'angle des échanges artistiques franco-espagnols.

L'art moderne espagnol a longtemps été écrasé par la stature encombrante de Pablo Picasso, au point que l'exposition officielle qui, en 1988 à Paris, célébrait cinq siècles d'art espagnol, s'intitulait « Le siècle de Picasso<sup>2</sup> ».

Des peintures du grand Malaguène sont bien présentes dans les espaces consacrés aux années 1920 et 1930, où il a effectivement dominé l'art de son temps, mais pour ouvrir et fermer l'intégralité du parcours, nous avons volontairement privilégié deux artistes femmes parmi les plus importantes de notre époque. C'est en musique, sur l'air entraînant de la *Carmen* de Bizet, que la vidéaste et performeuse La Ribot accueille le public. De l'opéra-comique costumbriste et de sa flamboyante héroïne, qui en France ont popularisé le cliché folklorique d'une Espagne fière et indomptable, La Ribot donne sa propre interprétation avec *Traveling Olga/Traveling Gilles* (2003). Sa vidéo est constituée d'un seul plan-séquence ininterrompu qui juxtapose la course haletante dans un jardin d'une danseuse-caméra (Olga Mesa) au solo à huis clos d'un danseur-caméra (Gilles Jobin).

Le monumental atrium central impose la présence d'œuvres fortes et impressionnantes. Grâce à la générosité de Cristina Iglesias, qui n'a pas hésité une seconde à participer à notre projet, pour lequel sa contribution était indispensable, deux œuvres de sa collection, *Corredor suspendido I* et *Corredor Suspendido III* (2006) défient l'espace de leurs formes aériennes et accueillantes, puisque les publics sont invités à s'y glisser pour mieux en prendre la mesure.

À leurs côtés, les bronzes massifs de *Four Piggybacks with Knife* (2001) de Juan Muñoz témoignent d'une œuvre inoubliable, qui table sur le malaise que provoque chez les spectateurs ses figures métaphoriques, énigmatiques et dérangementantes par leur violence étouffée.

Le séquençage chronologique décennal qui structure le parcours en boucle a privilégié les grands mouvements qui ont dominé le siècle dernier et dont les artistes espagnols ont été les chefs de file. Après le déclin du cubisme et la montée du rappel à l'ordre et de l'éclectisme stylistique, les années 1920 restent marquées par la prégnance du modèle picassien. Elle s'exerce sur des artistes cubistes et postcubistes exilés à Paris depuis le début du siècle, comme Juan Gris, Pablo Gargallo et María Blanchard. Elle touche aussi les futurs surréalistes, qui prennent le chemin de l'exil faute de trouver leur place à Barcelone, qui était pourtant alors la seule ville espagnole réceptive aux avant-gardes<sup>3</sup>. (Faut-il rappeler l'accueil fraternel de Miró par Picasso à Paris en 1919 et celui qu'il réservera à Dalí en 1926 ?)

Comment introduire le surréalisme, dont les initiateurs (André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault, Tristan Tzara) sont tous des poètes, autrement que par un ensemble documentaire, constitué à partir des fonds de la Bibliothèque Kandinsky ? Reproductions de manifestes, de revues (dont *391*, la revue créée par Picabia en 1917 à Barcelone), de tracts, de papillons et de photographies de Man Ray reflètent la dimension littéraire et radicale du mouvement, né à Paris en 1924 sur les cendres de Dada. La première exposition surréaliste collective, qui se tient Galerie Pierre (Pierre Loeb) à Paris en 1925, atteste de l'amplitude internationale du groupe emmené par Breton, qui réunit alors Jean Arp, Giorgio De Chirico, Max Ernst, Paul Klee, André Masson, Joan Miró, Picasso, Man Ray, Pierre Roy. D'emblée, le rôle joué par les artistes espagnols est capital, d'abord au sein du groupe initial dit de la rue Blomet, à Montparnasse, copiloté par le trio formé par Michel Leiris, Masson et Miró, puis avec le duo explosif constitué par Salvador Dalí et Luis Buñuel. Le peintre et le cinéaste adhèrent au groupe surréaliste en 1929, année de création d'*Un chien andalou*, leur premier chef-d'œuvre, projeté en permanence pendant toute la durée de l'exposition.

<sup>1</sup> En 2019, la collection espagnole du Centre Pompidou comporte 1676 œuvres de cent quatre-vingt artistes, tous domaines confondus (arts plastiques, architecture, dessin, photographie, design, film, vidéo).

<sup>2</sup> Tomas Llorens et Francisco Calvo Serraller (dir.), *Le Siècle de Picasso. Cinq siècles d'art espagnol*, cat. expo, Paris, Paris-Musées/Ministerio de la Cultura, 1987 [Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 10 octobre 1987-3 janvier 1988].

<sup>3</sup> Sur le sujet, voir Brigitte Léal, María Teresa Ocaña (dir.), Paris-Barcelone. *De Gaudi à Miró*, cat. expo., Paris, Éditions de la RMN, 2001 [Grand Palais, 9 octobre 2001-14 janvier 2002, Barcelone, Musée Picasso, 28 février-26 mai 2002].

Les années suivantes correspondent à une radicalisation politique du mouvement, qui se répercute dans son esthétique (en 1930, André Breton lance *Le Surréalisme et la Révolution* et Louis Aragon publie *La Peinture au défi*, Dalí et Buñuel tournent un film, violemment anticlérical, *L'Âge d'or*). Le groupe se fracture, mais s'élargit et trouve en Charles et Marie-Laure de Noailles des mécènes éclairés, ouverts à toutes les avant-gardes. Dans l'exposition, un magistral portrait de la vicomtesse par Luis Fernández, dont elle fut l'égérie, rappelle l'incroyable liberté de l'époque.

La sculpture, domaine où les Espagnols ont joué un rôle déterminant pour l'art du 20<sup>e</sup> siècle, est constamment présente dans le parcours, avec un dénominateur commun : le travail du métal, engagé par Picasso en 1914 avec sa *Guitare* cubiste et poursuivi par Gargallo, et surtout Julio González. Le Catalan a profondément renouvelé les possibilités techniques et plastiques du fer avec son concept innovant de « dessin dans l'espace », intensifiant le vide au détriment de la masse, qui sera décisif pour Eduardo Chillida, entre autres. Ne retrouve-t-on pas cette tension spatiale entre lumière et ombre dans les structures volantes en fer forgé de Cristina Iglesias ou même dans le mystérieux cénotaphe lumineux de Jaume Plensa, *Bedroom* ?

Après la guerre civile espagnole qui mobilise intellectuels et artistes en faveur de la République et la Seconde Guerre mondiale qui font de Picasso (*Femme en bleu*, 1944) l'emblème d'une iconographie de résistance, revient le temps de l'exil ou du repli intérieur imposés par un régime politiquement isolé et hostile à la modernité. De « campo abierto », l'art espagnol devient un « campo cerrado », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Max Aub récemment réutilisé par le Museo nacional Centro de Arte Reina Sofía pour définir l'art espagnol de l'après-guerre<sup>4</sup>. Dans le circuit du « Cubo », trois salles témoignent splendidement de l'endurance de ces personnalités magnifiques dont les portraits, saisis par l'objectif du Cubain Jesse Fernández<sup>5</sup>, rejoignent sur les murs ceux de leurs prédécesseurs vus par Man Ray.

Encouragés par la présence sur place des deux figures mythiques du surréalisme, Miró et Dalí, une nouvelle génération d'artistes émerge malgré les difficultés, tente sa chance au delà des Pyrénées, mais consciente du déclin de l'École de Paris, pousse jusqu'à Londres ou à New York.

Le prestige et la liberté de Miró, – quel meilleur intercesseur entre le passé et le présent ? –, dont l'imaginaire, la peinture gestuelle et matiériste se sont constamment arrimés à la primitivité et la préhistoire, encourage l'attraction de la sensibilité contemporaine pour un art autre, informel, soutenu à Paris par Michel Tapié, le gourou de la « métaphysique de la matière ». Ce courant coïncide en Espagne avec la recherche d'une peinture véhémement, tellurique et tactile, qui sera d'abord portée par l'École d'Altamira de Mathias Goeritz en 1949, puis par Antoni Tàpies et Antonio Saura, et aujourd'hui par José María Sicilia et Miquel Barceló. De la création espagnole des années 1950-1960 conservée dans la collection, on retiendra malgré l'inévitable éclectisme stylistique, une inébranlable fidélité à la peinture et à l'image canalisée autant par l'abstraction (Pablo Palazuelo) que par le réalisme (Antonio López García, Xavier Valls) et une permanence des groupes. En 1957 à Madrid, le cercle d'El Paso agrège Manolo Millares et Antonio Saura, qui, comme Tapié, seront soutenus à Paris par les grands galeristes des abstractions informelles, Rodolphe Stadler, Karl Flinker et Daniel Cordier.

Rester ou partir ? Avec son ironique diptyque, *Jean Hélon évadé en route de Poméranie vers Paris* (1974), Eduardo Arroyo, éternel transfuge entre Madrid et Paris, renvoyait à sa propre histoire d'artiste dissident qui obtint en 1974 – un an avant la mort du dictateur ! – le statut de réfugié politique en France. La question, qui a traversé presque un siècle d'art espagnol, ne se pose plus aujourd'hui et la seule présence au sein du panorama historique global présenté au Centre Pompidou de Málaga, de la dernière génération d'artistes espagnols qui triomphent partout dans le monde, mais aussi chez eux, attestent d'une continuité fraternelle entre histoire et avant-garde et d'une vitalité restée intacte au 21<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> María Dolores Jiménez-Blanco, *Campo cerrado. Arte y poder en la posguerra española, 1939-1953*, cat. expo. Madrid, Museo nacional Centro de Arte Reina Sofía, avril-septembre 2016.

<sup>5</sup> Sur l'œuvre de Jesse Fernández, voir Gabriel Bauret (dir.), *Tours et détours de La Havane à Paris*. Jesse A Fernández, Filigranes/Maison de l'Amérique latine, Paris, 2012.